



MAX MILNER POÉSIE ET VIE MYSTIQUE CHEZ SAINT JEAN DE LA CROIX

Préface de Jean Baruzi

Postface de Carlo Ossola

Le **Félin** 236 p., 12 €

Il ne s'agit pas ici de quelque inédit posthume de Max Milner (1923-2008), dont on connaît les grands livres sur *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire* (José Corti, 1960), le fantastique, l'apport de la psychanalyse pour une critique littéraire attentive au « désir d'image », *L'Imaginaire des drogues* (Gallimard, 2000), enfin l'ombre (*L'Envers du visible*, son dernier essai, au Seuil en 2005, prolongé l'année suivante par une belle méditation sur *Rembrandt à Emmaüs*). Mais de la nouvelle édition d'un livre de jeunesse, paru en 1951 aux « Vignes du Carmel » (une collection du Seuil de l'époque), dont Carlo Ossola souligne en postface la portée inaugurale : car à renouer comme il le fait les fils d'une œuvre aux curiosités multiples – même si y domine le romantisme français –, on y lit une traversée des ténèbres, depuis la *Noche obscura* du poète et mystique, jusqu'à sa troublante transposition par Baudelaire : « *et sous un ventre uni, doux comme du velours, / Bistré comme la peau d'un bonze, / Une riche toison qui, vraiment, est la sœur / De cette énorme chevelure / Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur, / Nuit sans étoiles, nuit obscure !* ».

Les lecteurs de Jean de la Croix ne pouvaient ignorer cet essai, qui se donne modestement comme « une introduction aux poésies » du saint, puisque le maître des études sanjuanistes, Jean Baruzi (1881-1953), auteur de *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* (1^{re} éd. 1924), avait par une élogieuse préface attiré leur attention. Milner prend au sérieux ce que Baruzi rappelle à titre d'évidence : que « Juan de la Cruz est le plus grand poète espagnol ». Faisant siennes les analyses de Damaso Alonso sur les lectures de son auteur (dont il a d'abord brossé la vie et qu'il a situé dans « la tradition mystique », ouverte, suivant la leçon d'Asín Palacios, aux sources arabes), l'influence dans ses écrits de Boscán et surtout Garcilaso, son goût pour la pastorale, sa profonde sensibilité à la nature, il affronte pour finir l'énigme d'une œuvre « hautement paradoxale » : la spiritualité du dépouillement le plus radical semblant devoir condamner toute poésie, mais s'affirmant elle-même contenue dans le poème. C'est que ce dernier participe d'une *innocence*, où le monde est aimé non pour lui-même (amour « propriétaire ») mais à la mesure de l'absence de l'aimé – Dieu qui, l'ayant créé, s'en est retiré. L'évidence et la douleur de cette absence – voilà ce que dit sa beauté.

L'ouvrage se signale enfin par un limpide ensemble de traductions commentées – dont l'admirable *pastorcico* : « *monté tout en haut de l'arbre, là il ouvrit ses beaux bras, / et mort il est demeuré, suspendu par eux, / le cœur par l'amour tout navré* ». Car Max Milner était de mère espagnole, son père, juif polonais converti au catholicisme, fut le traducteur de Góngora (1928) – et sans doute le jeune agrégé de lettres françaises voulut-il marquer aussi, au commencement, une double fidélité. |

François Trémoières